

Molly serre son enfant comme si elle craignait encore qu'on ne vint le lui enlever. Les larmes lui manquent ; mais la source de la vie n'est point tarie dans son sein. Avec un sentiment de délices qu'aucune langue ne peut dire, elle se penche sur son enfant qui n'a pas le sentiment des périls qu'il a courus, et qui se rattache à la vie en souriant à sa mère.

Mais alors la crise nerveuse qui avait donné à Molly une puissance d'énergie surnaturelle vint à se relâcher : la pauvre fille, rendue à elle-même, ne comprit qu'avec trop d'évidence les périls du retour. Ce n'était plus pour elle-même qu'elle allait trembler ?

Comment jamais redescendre ce roc escarpé ? Comment retourner jamais auprès de sa vieille mère ? Dieu, qui l'a soutenue jusque-là, ne la laissera point périr, mais ses forces sont épuisées ; son esprit, fatigué par les efforts qu'elle avait faits, par les angoisses, les impressions violentes qu'elle venait d'éprouver, ne pouvait plus se rattacher à l'espérance.

Elle hasarde de promener un regard autour d'elle : un frisson la rejette en arrière. Devant elle, élevée et raide comme une muraille, est la pente du rocher, puis des écueils et des précipices ; puis en bas, tout en bas, une masse d'individus à peine visibles à l'œil, s'agitant, courant ça et là. Ce sont des êtres de son espèce, des créatures impuissantes comme elle ; nul d'entre eux n'est en état de l'assister dans sa détresse. Du fond de la vallée lointaine, un son continu s'élevait jusqu'à elle ; est-ce le murmure d'une cascade ? sont-ce des voix humaines ? Là ce ruisseau vert qu'elle distingue faiblement, c'est sa vallée ; là, ces buissons, ce sont les vieux ormes qui ombragent la cabane de sa mère, et dans cette cabane est le berceau de son enfant. Hélas ! si Dieu ne fait un miracle, le berceau maintenant restera toujours vide, et le pied d'une mère n'y bercera plus d'enfant !

Autour de Molly tout est désert, immobile. Un tronc de racine seul, brisé, décomposé depuis longtemps, se détache du rocher, et en entraîne quelques fragments. Emue par le pressentiment de ce qui l'attendait elle-même, occupée de son propre sort, Molly le suit dans sa chute ; elle le voit glisser doucement le long de la paroi du roc, et à une assez longue distance, s'arrêter, retenu par une faible saillie. A cette vue, elle se lève avec enthousiasme ; son enfant est suspendu à son cou ; un mouchoir l'y tient fortement attaché ; un instinct l'a guidée, sans doute, car la volonté n'a point été consultée. Pour l'instant du moins, l'objet de sa douloureuse sollicitude est garanti. Elle n'hésite plus ; les yeux à demi fermés, elle descend sur la trace du débris d'arbuste ; elle se dirige aussi bien qu'elle peut, et glisse le long du rocher. Quelques minutes s'écoulent, l'angoisse de la mort semble les compter ; un léger terre, soutenu par quelques racines, arrête la chute de la courageuse mère ; son pied y trouve à peine un appui. De déhiles arbrisseaux sortis du fond des crevasses s'élèvent au-dessus du bord ; elle s'y retient à demi courbée. Une hardiesse nouvelle l'anime, et bientôt elle s'échappe du haut de cet espace, et se sent emportée toujours plus bas. Ses doigts sont devenus autant de lieux de fer : ils s'attachent à la rouce épineuse, à la tige de boulaux presque nains, à la bruyère, au moindre brin d'herbe. Rien n'égale sa précaution. A ses côtés une pierre se détache et tombe : Molly prête l'oreille à sa chute ; mais l'abîme au-dessus duquel elle est suspendue ne renvoie point de son. Il faut se détourner, se diriger d'un autre côté ; elle y parvient, mais non pas sans efforts. Le gravier qui fuit sous ses pas semble rouler plus lentement ; elle le

suit sans hésiter. Elle ne sent point, quelque violente qu'elle soit, la commotion causée par une masse de rocs contre laquelle ses pieds viennent se heurter ; ses membres, son corps entier, tout en elle semble s'être durci contre la douleur.

Cependant la pente de Molly paraît plus que jamais inévitable. Elle est sur le bord d'un nouvel abîme que l'œil ne peut sonder ; le roc y plonge en ligne droite ; mi comme un mur, il n'offre la moindre saillie qu'elle puisse saisir, pas la moindre place où son pied puisse trouver un support. Les précautions de Molly redoublent, sa confiance en Dieu se maintient ; elle observe plus attentivement le lieu qui l'environne, et un nouveau rayon d'espérance vient briller à ses yeux. Elle a découvert un lierre desséché ; depuis un siècle peut-être, aucune verdure ne l'avait orné ; sa couleur était celle du roc contre lequel il avait grimpé ; mille rameaux l'y attachent ; quelques-uns dans leur développement, étaient devenus de véritables branches, qui s'entrelaçant en tout sens, formaient une espèce d'espalier. Toutefois, les jours qu'il présente permettent à peine d'y poser l'extrémité du pied. Un seul faux pas, et la mort est là !

Molly ne se le cache point : son courage n'en est que plus audacieux. Elle détache aussitôt le lien qui avait fixé son enfant sur sa poitrine, le note de manière que le petit être repose sur ses épaules, et la voilà qui se prépare à descendre la périlleuse échelle. Au moment où elle se retourne pour s'y appuyer, elle jette un regard au fond de la vallée. Elle y aperçoit plus distinctement la foule agenouillée au pied du rocher ; elle entend monter jusqu'à elle l'harmonie d'un saint cantique. Sans doute le pasteur de Dalmally est au milieu de sa paroisse ; une prière fervente s'élève à Dieu pour la délivrance de la jeune mère dont l'héroïque dévouement a expié les fautes.

De la hauteur où elle se trouve, Molly ne peut distinguer les paroles, mais elles lui sont bien connues. Que de fois ne les avait-elle pas écoutées dans l'enceinte de l'église. Son âme les recueille en ce moment comme des accents de consolation et des gages d'espérance. Si jamais le péril ne fut plus menaçant, jamais aussi sa Foi n'avait été plus entière ; jamais son salut, celui de son enfant ne lui avait semblé moins douteux.

Elle reprend sa course, dont l'idée seule eût fait trembler l'homme le plus téméraire. Mais elle n'a le sentiment que des difficultés qu'il faut vaincre, et ses efforts sont inouis, avant de trouver un appui convenable. Enfin le terrain résiste à son pied, mais le danger n'a point diminué. Quelle direction suivre ? comment éviter les précipices qui se multiplient autour d'elle ? Son œil cherche en vain l'aspect de la vallée. L'hymne pieux qui, tout à l'heure, soutenait son courage, ne retentit plus à son oreille. Elle se surprend à réfléchir, et alors seulement elle frémit de ce qu'elle vient d'oser. L'étonnement, la stupeur se peignent dans son regard à l'aspect de la masse de granit qu'elle vient de franchir, et dont elle ne peut plus mesurer l'étendue. Jamais, jusqu'ici vestige d'homme ne s'y était empreint. Les aigles eux-mêmes, guidés par l'instinct à ne placer leur aire qu'en des lieux inaccessibles, avaient plané souvent au-dessus des pics de Glen-Orehy avant de s'y établir.

Molly sentit qu'une force miraculeuse l'avait protégée ; elle pria.

Soudain une voix faible et tremblante se fait entendre ; surprise, elle regarde ; une chèvre avec ses deux chevreaux bondit à quelques pas d'elle : c'est